

Zeitschrift: Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne

Herausgeber: Université de Lausanne, Faculté des lettres

Band: - (1989)

Heft: 2

Artikel: Littérature latino-américaine, hispano-américaine, ibéro-américaine, indo-américaine? : De l'Amérique dite latine ou du labyrinthe de l'identité

Autor: Gimelfarb, Norberto

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-870653>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 06.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LITTÉRATURE LATINO-AMÉRICAINE, HISPANO-AMÉRICAINE, IBÉRO-AMÉRICAINE, INDO-AMÉRICAINE ? DE L'AMÉRIQUE DITE LATINE OU DU LABYRINTHE DE L'IDENTITÉ

La multiplicité même des appellations de cette partie de l'Amérique constitue un problème en soi. Si on ajoute que des êtres humains aux origines très diverses sont censés trouver une partie de leur identité individuelle ainsi que leur identité communautaire continentale à travers ce foisonnement de dénominations, on se retrouve au sein de ce *labyrinthe* qui est bien plus qu'une image et un symbole communs à l'œuvre de nombreux écrivains, dont les plus notoires sont O. Paz et J.L. Borges. Le labyrinthe pourrait être la réalité même au sein de laquelle les identifications menant à l'identité doivent avoir lieu. Il ne semble pas y avoir de fil d'Ariane en vue.

Le Mexique indépendant, de façon plus ou moins explicite, prolonge la tradition aztèque-castillane, centraliste et autoritaire.

Octavio Paz

Le fait que nous sommes des Européens en exil est un avantage, puisque nous ne sommes attachés à aucune tradition locale.

Jorge Luis Borges

L'Amérique Latine et sa littérature à l'enseigne des littératures minoritaires ? Quelque trois cents millions d'habitants, tout un continent — ou presque — et... ? On a beau consulter des encyclopédies ou des dictionnaires, on ne saurait trouver une définition du mot qui vous permette d'y inclure une communauté aussi énorme. Quand ce n'est pas le nombre qui vous en empêche, c'est le fait que l'on vous définit les minorités par rapport à la Nation ou à l'Etat : «Collectivité de race, de langue ou de religion, caractérisée par un vouloir-vivre collectif, englobée dans la population majoritaire d'un Etat dont ses affinités tendent à l'éloigner», c'est

la définition donnée par le Petit Robert¹, tirée du vocabulaire juridique de Capitant. On peut admettre que la dénomination «Amérique Latine» recouvre, et occulte en même temps, une réalité bien moins saisissable que l'existence même de ce mot ne laisse soupçonner. Car en «Amérique Latine» même, la conscience d'une entité qui engloberait la vingtaine large de pays qui la constituent, est bien plus faible que celle des Européens par rapport à l'entité européenne. Cette «Amérique Latine» nous semble avoir une consistance et une cohérence bien plus fortes dans la conscience des non-Latino-américains, que dans l'idée que s'en font les, disons le mot, prétendus «Latino-américains». Cela bien que les intéressés se reconnaissent volontiers dans cette appellation quelque peu incontrôlée. Alors ? Depuis sa séparation d'avec les puissances coloniales, l'Espagne et le Portugal, les habitants de cet immense domaine n'ont cessé de se poser des problèmes identitaires². Que cela soit le lot du colonisé et du décolonisé, les livres d'Albert Memmi à ce sujet en ont fait largement la démonstration. Seulement les sociétés qui allaient devenir «Latino-américaines», ne sont à leurs débuts, que des agglomérats humains tenus par leur commune appartenance aux couronnes espagnole et portugaise et à la religion catholique. De ce ciment enlevé par leur indépendance du pouvoir colonial, il ne restera que la religion... Ce seront alors des guerres civiles, souvent longues, dont quelques-unes interminables, opposant des régions géographiques aux intérêts et aux traits culturels différents (villes côtières commerçantes, où l'on voit la naissance des bourgeoisies *compradoras*, contre *hinterland* producteur), cela se mêlant souvent à des tensions surgies de la composition raciale des groupes opposés (villes côtières souvent plus «blanches» que le *hinterland*). Etroitement mêlés à ces guerres civiles, des groupes de ce qu'aujourd'hui nous appelons «intellectuels», lancent l'idée qu'il ne peut y avoir de vraie libération, de véritable indépendance de l'Espagne, sans un rejet total de ce qui peut identifier les nouvelles nations américaines à l'ancien colonisateur. Ce sont des groupes très minoritaires que ceux-là, mais ils façonnieront la culture officielle des pays américains jusqu'à nos jours. Qui plus est, certains d'entre eux occuperont des fonctions politiques importantes dans leurs pays respectifs, une fois la balkanisation des ex-colonies passée dans les faits.

Ce qui compte, c'est que le petit monde culturel latino-américain charrie depuis sa naissance au XIX^e siècle un double rejet identitaire : le rejet de l'identité espagnole et celui de recon-

naître une identité «digne» à la majorité des habitants de leurs terres d'alors — cela n'a pas beaucoup changé de nos jours: Indiens, Noirs, Métis (de Blanc et d'Indien, de Blanc et de Noir, de Noir et d'Indien, des trois groupes à la fois). C'était une manière de rejeter leur propre identité, car certains d'entre eux étaient métissés — de Blanc et d'Indien le plus souvent. Les hommes de lettres sont restés depuis à la recherche d'une identité qu'ils ont puisée dans la culture livresque, faute de pouvoir la concrétiser dans les faits — exception faite de l'Argentine, de l'Uruguay et du Chili (celui-ci dans une moindre mesure). Cette culture, c'est à la France qu'ils l'ont surtout demandée, à l'Angleterre, aux Etats-Unis. La France avait donné l'armature idéologique de la révolte contre les Espagnols, l'Angleterre son appui intéressé — elle voulait occuper la place économique de l'Espagne face aux anciennes colonies, elle y réussissait largement —, les Etats-Unis n'étaient alors un modèle que pour une minorité de la minorité cultivée, mais suscitaient déjà une grande admiration mêlée d'animosité auprès du grand nombre.

Vers 1875, lorsqu'un Colombien décide d'appeler «latine» l'Amérique de langue espagnole, portugaise et française, l'adjectif semble être pris pour le faire jouer en opposition à celui d'*anglo-saxonne* qui caractérise l'Amérique du Nord³. Les temps ont changé et les nations latino-américaines s'acheminent vers une certaine réconciliation avec l'Espagne. Les théories racistes commencent à travailler les esprits et la notion de *latinité* va prendre, au tournant du siècle, un sens nouveau aux Amériques. Jusque-là, les écrivains s'identifient surtout par rapport à la culture française. Désormais, leur rejet des éléments indiens, noirs et métissés de leurs pays trouvera des arguments «scientifiques», leur rapport aux Etats-Unis sera changé par l'idée d'une latinité «spirituelle», dont les sources remontent à l'Empire Romain, opposée à une non-spiritualité anglo-saxonne, incarnée notamment par les Etats-Unis. Dans cette nouvelle latinité, l'Espagne spirituelle retrouve une place d'honneur. Et à l'ancienne image négative de l'Espagne, se superpose celle de la «Mère Patrie». Si les écrivains suivent ces modes culturelles et politiques à la fois, le moment est passé où les fondateurs de la vie culturelle des nouvelles nations étaient aussi aux premiers rangs de la vie politique. Les politiciens sont plus que jamais éloignés de l'idée d'une unité continentale. Comme à peu près tout le monde dans cette Amérique Latine des débuts du XX^e siècle: du côté hispanophone le qualificatif «latine» équivaut à hispanophone, du

côté lusophone on est à peine plus généreux — mais on l'est, en fin de compte —, du côté francophone l'idée d'une latinité continentale est pour ainsi dire inexistante.

Le lecteur averti se demande pourquoi notre discours oscille entre l'inclusion et l'exclusion du Brésil dans l'entité «latino-américaine». Il a bien raison : c'est un pur reflet de la conscience ambiguë que les intéressés eux-mêmes ont du phénomène. C'est aussi un effet des diverses secousses que l'entité va connaître pendant le XX^e siècle. Et ces secousses laisseront une traînée de dénominations, anciennes les unes, nouvelles les autres. Au moment de cette première réconciliation avec l'Espagne, les échos des divers anarchismes et des socialismes, mêlés aux évidences qu'on commence à percevoir sur place, font ressortir les plaies historiques et raciales, les énormes disparités de revenus, les injustices flagrantes. Le développement des sciences anthropologiques, joint en Europe à l'engouement pour les exotismes et le «primitif», ajoute à l'ouverture des esprits : les écrivains se tournent de plus en plus vers le monde indigène et le monde noir des Amériques, c'est-à-dire le monde des opprimés⁴. Alors font une apparition éclatante les dénominations : Indo-amérique et Afro-amérique, à partir des années vingt. Un peu auparavant l'idée du Nouveau Monde avait tenté certains écrivains, d'où une école appelée *mundonovismo*⁵, de même que le mot *criollo* avait donné *criollismo*. Voilà qu'un mot aussi lié aux Amériques que *criollo* — *créole* en français — n'a jamais donné lieu à une dénomination appliquée à tout le continent ! Pourtant, elles n'ont pas manqué. Ainsi les *Indes* ou le *Nouveau Monde* — *Mundus Novus* — des débuts seront concurrencées par *Amérique*, qui s'imposera. Le morcellement colonial laissera des Amériques espagnole, portugaise, française, britannique, hollandaise, danoise. La décolonisation mettra en question des noms comme Amérique hispanique et Amérique espagnole, qui ont donné la forme synthétique espagnole *Hispanoamérica*. Les intéressés lui préféreront Amérique latine ou le synthétique *Latinoamérica* à côté des quelques variantes phonétiques du mot *sud* en espagnol : *América del Sur*, *América del Sud* et les synthétiques *Sudamérica* et *Suramérica* (celui-ci est rare). Tout cela a permis aux Etats-Unis de confisquer à leur profit la dénomination *Amérique* tout court. Peut-on alors insister qu'on l'appelle *Amérique du Nord*? C'est oublier que le Mexique et le Canada sont eux aussi, du point de vue géographique, en Amérique du Nord. Restent les noms proposés pendant notre XX^e siècle : *Indoamérica*, dû au Péruvien Raúl Haya

de la Torre, et *Afroamérica*, que personne n'a jamais songé à appliquer à l'ensemble américain. Si c'est l'ensemble qui nous préoccupe, nous devons ajouter l'Amérique de langue portugaise, ce continent, ou presque, qu'est le Brésil. De par leur histoire, les Brésiliens ont eu moins de scrupules à se laisser identifier à leur «Mère patrie», le Portugal, mais non moins de problèmes et de luttes pour affirmer une identité proprement brésilienne, distincte clairement de celle que leur laissait l'héritage colonial. Si les deux moitiés de l'*Amérique Ibérique* — *Iberoamérica* —, celle de langue espagnole et celle de langue portugaise, ont mis longtemps à se rencontrer vraiment entre elles, et à se rendre compte que leurs problèmes identitaires étaient bien semblables, c'est qu'elles partageaient à leur insu les méandres du fleuve des appellations et les couloirs du même labyrinthe.

Aux extrêmes géographiques de l'Amérique de langue espagnole, le Mexicain Octavio Paz et l'Argentin Jorge Luis Borges ont créé des univers littéraires où le symbole et l'image du labyrinthe occupent une place centrale. Il y a dans l'œuvre de Paz une quête identitaire qui ne fait pas de doute, à la fois de l'identité mexicaine et de l'identité latino-américaine. Nous verrons plus loin qu'il revendique un recours parallèle à latino-américain et à hispano-américain, pour désigner deux facettes différentes de l'*identité continentale*. L'œuvre de Borges, de son côté, n'admet pas une lecture globale comme quête identitaire. Certes, l'œuvre de jeunesse, jusqu'en 1935, n'est en grande partie qu'une recherche passionnée de l'identité argentine, les œuvres de la maturité ne se préoccupent que très partiellement de ce problème. Un coup d'œil sur les épigraphes qui ouvrent notre étude suffit à la constatation que Borges a bien peu le souci d'une identité continentale. Tandis que Paz s'attache à des traditions, Borges, lui, s'en détache et se pose en «Européen en exil». Auraient-ils un fil d'Ariane, aussi tenu fût-il, à nous offrir ?

Lors d'une conférence prononcée en 1976, à l'Université de Yale, Etats-Unis, Paz nous donne sa version du fil d'Ariane, sous le titre: «Alentours de la littérature hispano-américaine»⁶:

Voilà notre sujet. Les doutes commencent par son nom: littérature latino-américaine, ibéro-américaine, hispano-américaine, indo-américaine? Il constate tout de suite que la consultation des dictionnaires de langue espagnole n'éclaire pas du tout notre lanterne au sujet de ces quatre dénominations. Les dictionnaires faits en Espagne, dont celui de l'Académie Espagnole, n'ont pas d'entrée pour «latino-américain» non plus que pour «indo-américain».

Pour des raisons «qui sont plutôt d'ordre historique et patriotique que linguistique» (In/26), souligne Paz, les Espagnols ont toujours refusé de reconnaître la validité de ces dénominations. En effet, pour eux, l'Amérique espagnole ou hispanique ne saurait nier son hispanité foncière de par son histoire, sa langue, sa religion, sa race. Le mot race vous fait-il tiquer? Le 12 octobre, l'anniversaire de la découverte colombienne s'appelle en espagnol *Día de la Raza*. Le mot est pris dans son sens de «famille, origine, lignage, sang» pour mieux souligner les attaches profondes de l'Amérique et de l'Espagne. Voilà pourquoi les dictionnaires faits en Espagne n'ont d'entrée que pour «hispanoamericano» et «iberoamericano» — pas tous, d'ailleurs, vérification faite, pour «iberoamericano», défini comme s'appliquant aux peuples américains qui ont fait partie des royaumes d'Espagne et du Portugal. Et Paz de remarquer, à propos des intéressés par ces définitions: «L'immense majorité des Brésiliens et des Hispano-américains n'accepte pas cette définition et préfère le mot *latino-américain*.» (In/25). Protestation violemment de Borges dans une interview de 1978: «Mais l'Amérique latine n'existe pas! Je me sens Argentin, ce qui n'a rien à voir avec les Mexicains ou les Cubains, car nos histoires sont totalement différentes.»⁷

Compte tenu du penchant de Borges pour les boutades et les exagérations lorsqu'il accorde des interviews, on peut poursuivre la citation: «Ethniquement nous sommes très éloignés. Au Pérou, au Mexique, il y a des races indigènes. Chez nous, en Argentine, c'est un pays d'hommes blancs.» (ML 148:21). Pas d'Amérique latine? Borges n'a pas souvent tenu des propos aussi tranchés, bien qu'il ne soit pas loin de sa vérité. D'abord, parce qu'il se sent Argentin avant tout et que, partant, il est un «Européen en exil», pour reprendre les termes de notre épigraphe, tirée d'un recueil de dialogues, c'est-à-dire d'interviews, datant de 1984⁸. Ne dit-il pas, à propos de son argentinité, lors d'une interview de 1969: «Ici, nous n'avons pas de population indigène, et nous sommes tous, plus ou moins, des Européens dépayrés.»⁹ «Dépayrés» doit s'entendre ici au sens ancien du verbe, c'est-à-dire «exilés». L'outrance même des propos borgésiens les ferait passer pour racistes. Ils appellent plutôt des éclaircissements et des nuances. D'abord, libre à lui de se défendre qu'on l'identifie comme latino-américain. Paz lui-même parle d'une *immense majorité* consentante; Borges se situe dans la minorité, ce qui chez lui est coutumier. Son idée que les écrivains appartiennent à une minorité universelle, d'autant plus minoritaire dans ce continent américain

où les illettrés sont presque partout légion, se voit ainsi confortée. Qui plus est, il se pose en quelque sorte comme étranger à tout cela, ce qui pourrait n'être qu'un trait personnel. Ce n'est pas tout à fait le cas, il se dit Argentin, mais le pays auquel ces propos renvoient est loin d'être «un pays d'hommes blancs»; l'élément métissé d'Espagnol et d'Indien y est considérable, sinon majoritaire. Plutôt que l'Argentin, c'est le *Porteño* qui parle par la bouche de Borges. Sont surnommés *Porteños* les habitants de Buenos Aires — nous proposons à ce sujet le néologisme Portègne¹⁰. Déjà les fondateurs de la vie culturelle argentine, des Portègnes pour la plupart, se distinguaient par leur virulence à vouloir couper les liens des colonies avec l'Espagne et à proposer des changements radicaux d'identité communautaire, le *Facundo* (1845) de Sarmiento, en est témoin. (Sarmiento n'était pas Portègne, et s'est débattu toute sa vie dans des problèmes d'identité communautaire, ayant assimilé pas mal des tics identitaires des Portègnes!) A la question sur le paysage auquel serait liée pour lui l'Argentine, Borges répond: «Je pense donc surtout à la plaine, à la ville de Buenos Aires, à Montevideo que j'aime beaucoup; car s'il n'y a pas d'Amérique Latine, il y a une identité commune à l'Argentine et à l'Uruguay». (ML 148:22). Les propos sont tirés de l'interview de 1969. L'Argentine de Borges serait plutôt réduite à Buenos Aires et à ses environs — la plaine. La commune identité de l'Uruguay et de l'Argentine a deux racines pour Borges: l'une d'ordre familial, l'autre, historique. Il a, comme certains Argentins de vieille souche, de la famille sur l'autre rive du Plata, et pour lui, comme pour tout le monde, il y a communauté raciale entre Argentins et Uruguayens, gens de souche européenne qui «descendent tous d'un bateau», selon une vieille plaisanterie rioplatéenne. Pas étonnant alors que les Argentins des provinces éloignées de Buenos Aires trouvent la ville quelque peu «étrangère», étrangère à la communauté nationale et même continentale, en ce que les Portègnes se veulent Blancs et non pas métissés comme tout un chacun. Buenos Aires est, pour tout dire, une ville européenne. Mais là, c'est «européenne» avec force guillemets, car c'est la version latino-américaine du terme *européen*.

Les protestations de Borges touchent non seulement aux côtés ethniques de l'identité, mais à leur dimension historique aussi. Le Pérou et le Mexique ont un passé pré-colombien qui pèse lourd sur l'identité des Péruviens et des Mexicains actuels. L'épigraphie de Paz est bien parlante à ce sujet: en tant que Mexicain, il se

rattache à une double tradition hispanique et aztèque. Borges peut nier toute attache indigène, parce que la population indigène de son pays est négligeable aujourd’hui, victime historique des colonisateurs et des Argentins qui l’ont anéantie au XIX^e siècle. Borges mentionne les Cubains, peut-être pour deux raisons : la date tardive de l’indépendance cubaine, 1898, et le fait que la population cubaine est fortement métissée afro-américaine, alors que l’Argentine n’a qu’un vague reste de population noire et l’Uruguay qu’une petite minorité. La présence même des Noirs en Amérique Latine accentue le côté toujours partiel des dénominations qui se voudraient globales. On serait tenté d’accrocher des pancartes portant ses dénominations aux couloirs du labyrinthe qu’on croit avoir parcourus. Paz, toujours à Yale, les passe en revue, et les écarte, pour n’en retenir qu’une, à l’heure d’identifier la littérature qui se fait en Amérique Latine. Il écarte ainsi «indo-américain», trop restreint, et «latino-américain» trop vaste : «La littérature latino-américaine est celle écrite en castillan, en portugais et en français, les trois langues latines de notre continent.» (In/26). Il ajoute : «Presque par élimination le véritable nom de notre thème nous apparaît : la littérature hispano-américaine est celle des peuples américains qui ont comme langue le castillan. C’est là une définition historique, mais, surtout, c’est une définition linguistique. Cela ne pouvait pas être autrement : la réalité de base et déterminante d’une littérature c’est la langue.» (In/26) Paz aboutit ainsi à une identité dichotomique : les *Latino-américains* deviennent *Hispano-américains* lorsqu’ils font de la littérature. Ce dilemme est celui de tous les Latino-américains. Consciemment, une minorité y a mis tout ce qui pouvait la distinguer des anciens colonisateurs (et des néo-colonisateurs aussi, européens ou américains du nord), inconsciemment, la majorité a suivi. Elle a beau être bancale l’identité *latino-américaine* chèrement conquise, on ne saurait la laisser se diluer dans les résonances extra-linguistiques de l’identité *hispano-américaine*. C’est là un sentiment répandu en Amérique Latine, dont Paz se fait l’écho. «La réalité littérature ne coïncide jamais entièrement avec les réalités *nation, état, race, classe ou peuple.*» (In/26), une manière de poser des jalons autour de cette réalité si bizarre qu’il adjective «littérature», et qui lui permet d’enfiler des paradoxes bien borgésiens : «Il n’y a pas de peuples sans littérature mais il y a de la littérature sans peuple. C’est là, par ailleurs, la destinée finale de toutes les littératures : être des œuvres vivantes écrites en langues mortes. L’immortalité des littératures est abstraite et on

l'appelle bibliothèque.» (In/26) Le prix à payer pour la sauvegarde de l'identité latino-américaine revient-il à l'enfermer dans un labyrinthe borgésien? Ou est-ce une nouvelle version du labyrinthe de la solitude cher à Paz? On ne saurait oublier que pour parvenir à sa définition de la littérature hispano-américaine il a dû en écarter les Indiens: «De toutes façons, indo-américain n'est pas bon: il se rapporte aux peuples indiens de notre continent; leur littérature, généralement parlée, est un chapitre de l'histoire des civilisations américaines.» (In/26).

A la limite, Paz et Borges se rejoignent aussi dans leur manière de nier l'histoire. Sous des airs conciliateurs — son acceptation des traditions auxquelles se rattache la littérature américaine — Paz aboutit à une négation de l'histoire qui lui a été reprochée par la critique marxiste et marxisante. Des reproches semblables ont été faits à Borges. Ce n'est pas au nom d'un historicisme orthodoxe que nous ferons nôtres ces reproches, mais au nom d'une histoire qui est plus pressante dans ce que l'on appelle le Tiers Monde que dans l'autre partie du monde. Tiers Monde et dépendance vont de pair quand on pense aux diverses forces qui conditionnent l'histoire et le devenir des pays latino-américains. Latino-américains? Revoilà le labyrinthe des appellations: que peuvent avoir de «latino»-américain ces Indiens qui le plus souvent ne parlent même pas une langue latine? C'est pourquoi cette Amérique dite latine n'apparaît à l'analyse que comme un agrégat de populations hétérogènes, alternativement majoritaires et minoritaires les unes par rapport aux autres, mais généralement reliées par des rapports d'opresseur/opprimé, même au sein de l'institution qui semble être la plus commune à tous ces groupes: l'Eglise catholique — une Eglise des oppresseurs et une Eglise des opprimés qui s'affrontent. La présence de l'espagnol comme langue officielle de tous ces pays masque souvent une réalité bien autre: celle de groupes parfois majoritaires qui en ont une connaissance approximative ou bien n'en ont aucune. Cette réalité ou plutôt cet état de choses plutôt déprimant, fait dire à Octavio Paz la réalité de la solitude de la minorité constituée par des écrivains coupés de leur public, ou au moins, d'une large partie de leur public potentiel: «Je rêve parfois d'une histoire de la littérature hispano-américaine qui nous raconterait cette vaste et multiple aventure, presque toujours clandestine, d'une poignée d'esprits dans l'espace mobile du langage. L'histoire de nos lettres nous consolerait quelque peu du découragement que suscite en nous notre histoire réelle.» (In/26).

Norberto GIMELFARB.

NOTES

¹ *Le Petit Robert. Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*, réd. dir. par A. Rey et J. Rey-Debove, Paris, Le Robert, 1988, p. 1205. Voir aussi l'article «Minorités» in *Encyclopaedia Universalis*, Paris, Encyclopaedia Universalis France, 1975, vol. 11, pp. 72-76, spécialement pp. 72-74.

² Jean Franco: *The Modern Culture of Latin America. Society and the Artist*, London, Penguin, 1970. Voir «Introduction: The Artist and Social Conscience», pp. 11-23, mais l'œuvre entière constitue un excellent survol des problèmes d'identité de l'Amérique Latine.

³ Ana Pizarro: «Introducción», p. 15. in *La literatura latinoamericana como proceso*, coordination d'Ana Pizarro, Buenos Aires, CEDAL, 1985.

⁴ C'est un moment où les écrivains sont partagés entre des romans à thèse de modèle naturaliste appliqué à des situations locales, une littérature hispano-sante tournée vers le passé, et diverses écoles avant-gardistes dont celle de la poésie «negra» ou afro-cubaine, auxquelles il faut ajouter diverses tentatives du côté du folklore traditionnel, dans des formes littéraires plus traditionnelles elles aussi.

⁵ Jean Franco: *op. cit.* notre note 2, pp. 52-54 pour *mundonovismo* et *criollismo*.

⁶ In Octavio Paz: *In Mediaciones*, Barcelona, Seix Barral, 1981 (1979), pp. 25-37. C'est nous-même qui traduisons les citations de Paz. Dorénavant les références à cette étude se font sous cette forme: (In/25), qui se lit *In/Mediaciones* p. 25.

⁷ «Dossier Jorge Luis Borges» in *Magazine Littéraire*, N° 148, mai 1979, Paris, p. 21.

⁸ Osvaldo Ferrari: *Borges en diálogo*, Buenos Aires, Grijalbo, 1985. Ouvrage en cours de traduction en français.

⁹ «Dossier Jorge Luis Borges» in *Magazine Littéraire*, N° 259, novembre 1988, Paris, p. 28.

¹⁰ Voir notre étude «Jorge Luis Borges, écrivain, Argentin» in *Condor. Revue suisse de culture latino-américaine*, N° 2, Hiver 1986-87, Lausanne, p. 155.

N. G.